

I TRACI TRA GEOGRAFIA E STORIA

ARISTONOTHOS
Scritti per il Mediterraneo antico

Vol. 9
(2015)

I Traci tra geografia e storia

A cura del Dipartimento di Beni Culturali e ambientali dell'Università degli Studi di Milano

Copyright © 2015 Tangram Edizioni Scientifiche

Gruppo Editoriale Tangram Srl – Via Verdi, 9/A – 38122 Trento

www.edizioni-tangram.it – info@edizioni-tangram.it

Prima edizione: ottobre 2015, *Printed in EU*

ISBN 978-88-6458-142-2

Collana ARISTONOTHOS – Scritti per il Mediterraneo antico – NIC 09

Direzione

Federica Cordano, Giovanna Bagnasco Gianni, Teresa Giulia Alfieri Tonini.

Comitato scientifico

Carminè Ampolo, Pierina Anello, Gilda Bartoloni, Maria Bonghi Jovino, Giovanni Colonna,

Tim Cornell, Michel Gras, Pier Giovanni Guzzo, Jean-Luc Lamboley, Mario Lombardo, Nota

Kourou, Annette Rathje, Henri Tréziny

La curatela di questo volume è di Paola Schirripa

In copertina: Il mare e il nome di Aristonothos.

Le “o” sono scritte come i cerchi puntati che compaiono sul cratere.

Stampa su carta ecologica proveniente da zone in silvicoltura, totalmente priva di cloro.

Non contiene sbiancanti ottici, è acid free con riserva alcalina.

Questa serie vuole celebrare il mare Mediterraneo e contribuire a sviluppare temi, studi e immaginario che il cratere firmato dal greco Aristonothos ancora oggi evoca. Deposto nella tomba di un etrusco, racconta di storie e relazioni fra culture diverse che si svolgono in questo mare e sulle terre che unisce.

SOMMARIO

Introduction and acknowledgements	11
<i>Paola Schirripa</i>	
L' image grecque de la Thrace entre barbarie et fascination. Pour une remise en question	15
<i>Paola Schirripa</i>	
Strabone e il monte Emo	53
<i>Federica Cordano</i>	
Krenides: una curiosità storiografica	67
<i>Maria Mainardi</i>	
Un «protectorat» thrace? Les relations politiques entre Grecs et Thraces autour de la baie de Bourgas (III ^e -II ^e s. Av. J.-C.)	81
<i>Thibaut Castelli</i>	
Traci 'romani': diffusione della civitas e 'romanizzazione' nei centri costieri della Tracia	109
<i>Francesco Camia</i>	
The Roman Conquest of Thrace (188 B.C. – 45 A.D.)	129
<i>Jordan Iliev</i>	
Aspects de la colonisation des Daces au sud du Danube par les Romains	143
<i>Alexandru Avram</i>	
Auteurs grecs de Θρακικά: questions autour d'histoires fragmentaires	161
<i>Dan et Madalina Dana</i>	
Selvagge e crudeli, femmine tracie nell'immaginario figurativo greco	187
<i>Federica Giacobello</i>	
Notes upon the distribution of spectacle fibula between Central Europe and Balkan Peninsula in the Late Bronze and beginnings of the Early Iron Age	197
<i>Simone Romano e Martin Trefný</i>	
The white lotus (nelumbo lucifera) decorated, silver jug from Naip in local context	227
<i>Totko Stoyanov</i>	

I TRACI TRA GEOGRAFIA E STORIA

L'IMAGE GRECQUE DE LA THRACE ENTRE BARBARIE ET FASCINATION. POUR UNE REMISE EN QUESTION

Paola Schirripa

*Ensuite les vents s'envolaient pour revenir à leur maison
à travers la mer thrace: et elle gémit bouillant dans ses flots.*

Hom., *Il.* 23. 229-30.

«Fiume della melodia, lo chiamava Hölderlin presso le sue sorgenti; linguaggio profondo e nascosto degli dei, strada che univa l'Europa e l'Asia, la Germania e la Grecia, lungo la quale la poesia e il verbo nel tempo del mito erano risaliti a riportare il senso dell'essere all'Occidente tedesco. Sulle rive del fiume per Hölderlin c'erano ancora gli dei.

[...] Il fiume ha molti nomi. Presso vari popoli Danubio e Istro indicavano rispettivamente il corso superiore e quello inferiore ma talora anche quello intero. Plinio, Strabone e Tolomeo si chiedevano dove finisse

l'uno e iniziasse l'altro, forse in Illiria o alle Porte di Ferro¹.

[...] Ma la Bulgaria di tutti i paesi dell'Est, resta ancor oggi, il più ignoto, un luogo in cui si mette di rado il piede. La Bulgaria suggerisce una "sanguigna epicità"².

C. Magris

1. PRÉAMBULE

Je commence ma lecture de l'image grecque de la Thrace, à laquelle j'avais déjà en partie consacré mon travail de 2004, à partir de deux sources bien différentes, mais de la même façon poétiques: deux vers de l'*Iliade*, parmi ceux très sporadiques consacrés à la Thrace, en territoire du mythe, terre de Borée et de Zéphyr selon Homère, et deux petits extraits du livre *Il Danubio* de C. Magris, qui nous offre en 1986 un voyage dans l'Europe de l'Est, l'Est européen avant la chute du mur de Berlin (la date de parution en ce sens n'est pas anodine et la ré-publication du volume en 2006, dans les années difficiles de l'Europe à la recherche de ses racines, nous témoigne de la longue vie de l'imaginaire lié au Danube). Le livre de Magris se présente comme un voyage historique, littéraire,

¹ MAGRIS 2011³, p. 14.

² *Ibid.*, p. 398.

poétique, et tout à fait entamé à partir des données géographiques: le Danube, l'Istros selon Hérodote, une frontière culturelle et physique de la Thrace, auquel nous devrions revenir pour dessiner le portrait grec de cette région, en nous posant la question des soustrais, des croisements culturels anciens et modernes.

En 2004, ma contribution consacrée à la Thrace et à l'image de la Thrace lisible à travers la géographie et, en particulier, à travers les drames attiques, fournissait une image conflictuelle de la région regardée sous une perspective grecque mais, d'une manière encore naïve, je m'abstenais inconsciemment de prendre en compte le fond subjacent de cette image littéraire qui mérite, au contraire, d'être contemplée à dix ans de distance avec toute la profondeur d'une analyse rétrospective. Cette occasion nous est offerte par les études qui se sont multipliées pendant les années récentes, en nous donnant la chance de revenir sur un interrogatif crucial, qui – espérons-nous – puisse donner une définition à la recherche commune que se propose ce nouveau volume: jusqu'à quel point l'image «grecque» de la Thrace, l'image cristallisée des sources grecques et ensuite romaines, a conditionné les études consacrées à ce territoire, en faisant de lui un lieu fascinant et perturbant en même temps?

Si nous voulons réduire les frontières de la Thrace ancienne à la portion congrue, c'est-à-dire à l'actuelle Bulgarie, nous pouvons suivre juste ce qu'écrivait en 1986 Claudio Magris, qui – à mon avis – de manière non accidentelle, introduisait la Bulgarie parmi les dernières étapes de son journal intime à travers les terres orientales, et en faisait une sorte de terre aux limites du monde, telle qu'elle semble être sous de nombreux aspects aux yeux des historiens de l'Antiquité, une «terre d'épique sanguinaire».

Le sang et l'épique sont deux éléments qui affleurent et émergent sans cesse dans le portrait ancien. Mais si nous voulons mieux comprendre le petit extrait de Magris, nous voyons comment la frontière thrace est indiquée et dessinée à partir des auteurs grecs et latins, un choix qui semble intentionnel, et non dicté par l'amour du détail érudit. Magris reconstruit l'image du fleuve en regardant derrière lui, à l'aune du passé grec (en glissant vers les auteurs romains). Magris, néanmoins, se sert de ces sources pour engager un débat constant entre la vérité ancienne et l'histoire moderne, en provoquant les sources elles-mêmes, grâce à un dialogue incessant qui en montre les contradictions, les fausses prémisses, les ambiguïtés, les préjugés.

Mais il convient alors de s'interroger d'abord sur le caractère et l'influence de ce regard grec que les sources nous restituent: est-il porteur d'une image complète et fiable de la Thrace? Magris évoquait déjà la question cruciale du récit des origines dans la pensée de l'est européen: l'ancien soubassement thrace, et

l'élément plurinational grec auraient constitué l'âme, le sous-sol permanent³ des peuples de l'Est. Il semble alors qu'il est possible de séparer deux approches dans l'historiographie concernant la Thrace: l'histoire des origines et l'histoire «grecque» de la Thrace qui est devenue l'histoire acceptée, et a fini par englober les autres approches nationales, et non forcément nationalistes: la parution d'un *Companion* consacré à la Thrace, cette année, en 2015, même si les éditeurs appartiennent à l'Europe de l'Est (*A Companion to Ancient Thrace*, eds. Julia Valeva, Emil Nankov, Denver Graninger), offre une marge de réflexion sur le succès (éditorial et commercial, pourrions nous ajouter) des études sur la Thrace et les Thraces, mais elle invite aussi à nous interroger sur le risque (toujours présent pour ce qui concerne l'opération éditoriale des *Companions*) d'une vision de plus en plus globalisante de la Thrace.

Néanmoins, la question cruciale de reconstruire la frontière thrace en termes culturels, sans en oublier les distinguos, se posait déjà à la fin des années '70 et il suffirait d'évoquer le débat ouvert par la définition de la thracologie donnée par J. Best en 1976: «La thracologie est une branche de la science historique qui étudie, de manière interdisciplinaire, tous les domaines de la culture des Thraces, depuis leur ethnogenèse jusqu'à leur disparition comme communauté ethnique»⁴. K. Jordanov, en 1988, résuma le débat autour de cette définition, en soulignant l'imprécision de l'effort classificatoire de Best, surtout en termes diachroniques, car l'*ethnos* thrace ne serait pas assimilable ou réductible à une unité, par rapport à la réalité composite du territoire balkanique. Et bien, cet avertissement, ce *caveat* méthodologique, que Jordanov appliquait à l'histoire de la région dans son évolution historique, serait souhaitable d'être adopté même pas seulement par rapport aux mouvements des soi-disant Thraces à l'époque médiévale, mais surtout par rapport au lien ambigu entre le terme *ethnos* et sa valeur ancienne et moderne⁵.

En ayant isolé d'abord deux approches à l'égard de l'étude de la Thrace, l'approche de l'histoire des origines et l'approche de l'étude de la région selon des coordonnées plus ou moins inconsciemment dépendantes de l'héritage grec, et par conséquent étranger (un détail crucial), nous pouvons interroger les sources, qui, dans l'un comme dans l'autre cas, jouent un rôle différent et nous amènent à la question la plus importante: qui étaient les Thraces, le sous-sol ethnique invoqué déjà à la fin de XIX^e siècle par les peuples de l'Est?

³ *Ibid.*, p. 398.

⁴ Cf. JORDANOV 1988, p. 84, nt. 2.

⁵ *Ibid.*, p. 87.

La question nous peut paraître banale, mais la réponse ne s'avère pas si facile, car dans tous les livres d'histoire grecque – et il faudrait le souligner – les Thraces cohabitent parfois avec les Scythes, le peuple guerrier localisé sur le front nord-pontique, de même avec les Illyriens, et ils partagent avec ces peuples l'espace géographique et – ce qui nous intéresse davantage – l'espace historique, projetés comme il semble dans deux horizons ethno-géographiques divers, qui risquent de confondre les spécificités territoriales. Et la question s'avère ouverte à un débat parmi les plus intéressants, qui sépare les études et les approches occidentales et les études orientales, en nous confrontant à un défi philosophique: y-a-t-il un moyen objectif de voir les Thraces?

Si, en effet, il est vrai qu'autant l'une que l'autre parenté (les Scythes et les Illyriens) peut être à juste titre invoquée pour rendre compte de la nature géographique thrace et qu'il est vrai que les frontières de la Thrace sont mobiles et floues, on ne peut nier non plus que l'identité thrace nous paraît idiosyncratique et évidente (et j'ajouterais qu'elle se manifeste déjà à l'époque grecque, avant la conquête romaine, sujet controversé⁶). P. M. Fraser⁷ définit la Thrace «the largest single region known in more than purely geographical terms to Greece». Il est intéressant de noter et de souligner l'exception que la Thrace vient à représenter selon Fraser, une vision que nous pourrions à vrai dire remettre en question et sur laquelle il faudra revenir. Il suffit d'abord de rediscuter cette définition à la lumière d'un interrogatif provocateur: quel niveau de conscience ethnique (de la part des Grecs à l'égard des Thraces) correspond à l'expression utilisée par Fraser? Il faudrait retenir d'emblée la notion d'une connaissance «grecque» qui peut être interprétée autant comme historique que comme culturelle ou ethnique. Nous savons bien que le coté culturel thrace est bien présent dans les sources mais si nous parlons d'une connaissance en termes propres, nous sommes bien loin de capter l'essence du regard grec, car il ne se déploie pas indépendamment d'une construction fictionnelle qui trouve ses racines dans l'épopée et qui continue à se développer pendant des siècles, en adhérant aux messages du mythe et de l'histoire.

Il convient d'attirer l'attention sur la notion difficile d'espace thrace et des frontières thraces, en relisant les sources littéraires et historiques, d'Homère, aux poètes tragiques, au portrait historiographique d'Hérodote et de Thucydide.

⁶ Voir, à titre d'exemple, SPIRIDONOV 1988.

⁷ FRASER 2010, p. 134.

Il nous faudrait focaliser d'abord sur un aspect spécifique de la Thrace: la frontière thrace est mobile, nous l'avons souligné, et cette affirmation dépend naturellement de la géographie historique particulière de la région le nomadisme des tribus, le caractère fluctuant et jamais définitif des conquêtes, la définition de l'espace et des frontières à la lumière de l'histoire, et surtout elle dépend de la perception que les Grecs en eurent et qui fit assumer à cet espace une identité et des connotations terrifiantes et fascinantes en même temps (c'est le cas du mythe «thrace»), car l'*espace* et le *temps* des Thraces paraissent toujours filtrés et offerts, à travers le regard grec, au même temps historique et anhistorique, lié autant au mythe qu'à la pratique politique, à la sphère des rapports internationaux. Et ce point doit rester central. Z. Archibald souligne que la définition de la Thrace dépend de la perspective du parlant, qu'il soit moderne ou ancien⁸ et cette affirmation nous invite à mieux préciser la signification du mot «perspective», quoi qu'il en soit, car la perspective du parlant reflète d'une certaine manière ses constructions historiques et métahistoriques; elle ne se borne pas à la restitution d'une image réelle ou découlant de l'état des connaissances géoculturelles de l'époque qui la voit naître: même l'imaginaire qui en est tiré trouve ses démarches initiales dans le berceau originaire d'un mythe, d'une projection géographique ou culturelle.

Si nous revenons au territoire thrace, il faudrait préciser qu'à cet égard, il a longuement survécu une vision «colonialiste» de la Thrace, qui remonte à une certaine approche anglo-saxonne. En relisant les pages de Graham sur la région, il nous semble que le regard grec est superficiel⁹ (et il l'est d'une certaine manière). Selon Graham, les Grecs auraient adopté une définition lâche de la Thrace après la colonisation des côtes: des tribus thraces auraient peuplé les zones colonisées, exception faite pour les Pélasges (qui habitaient Actè et Samothrace) et les Tyrrhéniens de Lemnos, mais même pour Samothrace une origine thrace était soupçonnée par la plupart des auteurs grecs. Si on tire des conclusions sur la vision de Graham et sur la vision primitive que les Grecs acquièrent ou semblèrent acquérir de la Thrace, on est forcé à admettre que le regard «superficiel» de la grecité paraît nous offrir une construction mentale aussi.

Selon l'interprétation remontant à Graham, dans le nouveau monde de la colonisation de l'Égée et de la Propontide, le passé thrace, en termes généraux, constituait une sorte de préhistoire mythique et réelle d'un espace conquis de

⁸ ARCHIBALD 1998, p. 7.

⁹ CAH III, p. 115.

manière tout autre qu'aisée. Et, d'autre part, la discussion autour du passé signifie pour un Grec la possibilité d'explorer et exploiter la catégorie ample du mythe, non seulement en repère actif de mémoire, mais aussi en portrait culturel.

La Thrace, en effet, forme, avec la Scythie et les terres du nord, aux frontières du soi-disant *hellénikon*, le monde hellénique, une étude de cas intéressante, à la lumière du *topos* enraciné qui la décrit comme terre de barbarie et de sauvagerie (une perspective reflétée par la cruauté du mythe retransformé et relocalisé en Thrace: le cas de Térée est paradigmatique, comme nous allons le voir).

Même à l'époque des Odryses, quand une partie consistante de la Thrace devient un interlocuteur réel des Grecs, pour des raisons commerciales et politiques, les Grecs continuent à regarder ce monde en le percevant comme la parfaite incarnation de l'altérité et de l'étrangeté culturelles. Les sources soulignent des données intéressantes: selon Braund¹⁰ le portrait classique de la Thrace, fixé par Hérodote, est tardif par rapport à la réelle connaissance que les Grecs avaient des Thraces et des Scythes remontant à l'âge archaïque, témoignant d'un processus d'interaction ininterrompue, mais récemment Z. Archibald¹¹ a remarqué la lacune créée par les sources et la reconstruction partielle qu'elles viennent de nous donner, par exemple par rapport à l'économie et à la structure socio-économique des États dynastiques comme celui des Odryses. Et il convient alors de faire parler les sources à mesure de leur message, de leurs allusions, de leurs limites.

2. L'ESPACE THRACE

La géographie de la Thrace, en conclusion, ne nous semble pas facile à préciser, pour les raisons que nous avons essayé d'effleurer plus haut. Les frontières sont mobiles, pliées par les circonstances et les mouvements de l'histoire, par l'interaction des Thraces avec d'autres peuples, qui finissent par être les dominateurs. Et si l'histoire a un mouvement, les territoires et les peuples sont destinés à changer, à se confondre l'un dans l'autre. Néanmoins, la perception que les Grecs eurent d'un *espace thrace* paraît constante.

¹⁰ BRAUND 2001, p. 5 sq.

¹¹ ARCHIBALD 2013, p. 37-39. Voir aussi *infra*.

Les limites que nous pouvons fixer sont ceux des fleuves: le Strymon et l'Istros, la ligne de séparation, selon Hérodote, entre la Thrace et la Scythie¹² et les frontières touchant les côtes de la mer Noire, du Bosphore, de la Propontide et de l'Hellespont, exception faite pour l'enclave des cités grecques et de la Chersonèse, entrée dans la sphère d'action athénienne grâce à l'action de Miltiade¹³, qui la transforme en avant-poste grec (je laisse de côté naturellement la couleur anecdotique du passage hérodotéen).

L'espace thrace est dominé dans son essence intime par des fleuves et des montagnes: l'Istros, le Nestos, l'Axios, l'Hémus, le Rhodope.

Selon Hécatee¹⁴, même si les fragments auxquels je fais référence ne lui sont pas attribuables de manière aisée et indiscutable, la Thrace était définie par le cours de l'Axios, une frontière en effet macédonienne, comme le soulignait déjà Hammond¹⁵, et cette considération nous permet de revenir sur un point important: les fragments d'Hécatee nous révèlent la difficulté palpable déjà à l'âge archaïque de délimiter l'espace thrace en termes généraux et définitifs. Cette difficulté semble constante. Le périple du Pseudo-Scylax¹⁶ localise la Thrace entre la région marquée par le cours de l'Istros, la région parcourue par le Strymon et la mer Noire, dans la grande région délimitée par l'Axios et par l'Égée jusqu'aux territoires au-delà du Danube. Sur le front du sud, les Thraces dépassaient la Propontide jusqu'à la Troade, en Bithynie. Les frontières occidentales avec les Illyriens et les Macédoniens étaient encore moins définies. La Thrace comprenait de vastes plaines fertiles, de nombreuses forêts, appréciées par les Grecs pour le bois et les métaux précieux. Elle appartient, selon toutes les sources, à l'Europe, comme il est déjà souligné par Homère: dans le catalogue du deuxième livre de l'*Iliade*, les Thraces figurent comme le premier contingent européen¹⁷, avant les Cycones.

Encore une fois, ce sont les fleuves qui marquent, définissent le territoire même en termes de richesse. Selon Hérodote, la frontière entre la Macédoine et la Thrace est fixée à l'estuaire des fleuves Lydios et Haliamon, mais Thucydide corrige ces données et Strabon nous informe que Philippe avait établi la

¹² Hdt. 4, 49, 80, 99; 5.9. Cf. aussi le *Périple* du Pseudo-Scylax (par. 68).

¹³ Htd. 6, 35.

¹⁴ Hec. 1 *FGrHist* 146, 148-149.

¹⁵ *CAH* III, p. 273.

¹⁶ Ps-Scyl. 67.

¹⁷ Hom. *Il.* 2, 844. Pour les Thraces d'Asie, voir Pher. *FGrHist* 3 F 27; Strab. 7, 3, 1-3; Posid. *FGrHist* 87 F 104; Xen. 6, 4, 1.

frontière le long du Nestos, le fleuve qui, selon Hérodote, traçait la ligne limite des lionnes¹⁸, un détail qui suscite l'intérêt aussi bien du lecteur ancien que du lecteur moderne: il s'agirait pour l'historien – et nous revenons ainsi à la question cruciale du regard grec, en tant que regard préjudiciable d'une certaine manière, ou, stéréotypé – de la seule zone d'Europe et du continent hébergeant des êtres sauvages: le témoignage nous confirme l'image d'un territoire repoussé dans l'*ἀγριότης* barbare et inhospitalière, un cliché que Pomponius Mela nous offre encore à l'époque romaine¹⁹:

His Thracia proxima est, eaque a Pontici lateris fronte usque in Illyrios penitus inmissa, qua latera agit Histro pelagoque contingitur. regio nec caelo laeta nec solo, et nisi qua mari propior est, infecunda, frigida, eorumque quae seruntur maligne admodum patiens, raro usquam pomiferam arborem, vitem frequentius tolerat: sed nec eius quidem fructus maturat ac mitigat, nisi ubi frigora obiectu frondium cultores arcuere. viros benignius alit, non ad speciem tamen, nam et illis asper atque indecens corporum habitus est, ceterum ad ferociam et numerum, ut multi immitesque sunt maxime ferax. paucos amnis qui in pelagus evadunt, verum celeberrimos Hebrum et Neston [et] Strymona emittit. montes interior adtollit Haemon et Rhodopen et Orbelon, sacris Liberi patris et coetu Maenadum, Orpheo primum initiante, celebratos. e quis Haemos in tantum altitudinis abit, ut Euxinum et Hadrian ex summo vertice ostendat. una gens Thraces habitant, aliis aliisque praediti et nominibus et moribus. quidam feri sunt et paratissimi ad mortem, Getae utique.

Ces détails ne sont que le reflet d'un ancien cliché, désormais cristallisé et remontant à l'historiographie grecque. Et pourtant, la question qui demeure la plus importante est pour nous celle de comprendre comment l'image de la sauvagerie de la Thrace (en étroite relation avec la cruauté du mythe déplacé dans la région) ait pu s'enraciner en finissant par dominer l'imaginaire collectif (jusqu'à l'âge moderne). La réponse avait été déjà suggérée par Madame Fanoula Papazoglu²⁰ dans sa recherche consacrée aux tribus des Balkans: les tribus thraces croisent la «route» et les horizons des historiens grecs, elles sont enregistrées par les Grecs; toutefois, l'absence d'une civilisation littéraire jette inévitablement une lumière grecque sur un univers inconnu à travers l'écri-

¹⁸ Hdt. 7, 126.

¹⁹ Pomp. 2, 16.

²⁰ PAPAZOGLU 1978, p. 3.

ture (même si ce trait et cette pratique ne sont sûrement plus le seul moyen de connaître la culture d'un peuple): néanmoins, ce sont la lumière et le regard grecs qui permettent aux Thraces «d'exister» même dans l'imaginaire moderne, et pourtant ils les condamnent aussi à un silence originaire et irréversible.

Comme le soulignait déjà V. I Georgiev²¹ à propos de la religion thrace, les Thraces ont eu des cultes et une religion originaire et indépendante, qui a exercé une influence sur la Grèce avant de subir une hybridation progressive, qui doit tenir compte même du medium linguistique: la plupart des informations nous sont offertes par le répertoire épigraphique grec et latin, qui souvent enregistre les noms des divinités thraces, remplaçant progressivement le théonymes locaux par des noms grecs; au-delà du regret devant la perte de données historiques, cette habitude confirme la valeur durable et polysémique du regard grec sur la Thrace.

Le nom même de la région est grec ou, à l'état de nos connaissances, est créé par les Grecs, mais l'origine demeure inconnue: l'ethnique que nous retrouvons chez Homère est *θηρηξ/θηραξ*, mais Fraser souligne que cette sorte d'ethnique accompagne souvent des noms d'esclaves et de mercenaires sans aucune précision des tribus des sujets mentionnés. Le nom suffisait bien évidemment à fournir l'identification. La nomenclature varie sensiblement à l'âge macédonien et nous trouvons un catalogue ponctuel des cités thraces à l'époque tardive (surtout grâce à l'ouvrage de Stéphane de Byzance). La présence historique de nombreuses tribus thraces nous donne un autre élément caractérisant le portrait grec: Strabon en mentionne encore 22 et il insiste sur la frontière mobile de la région à l'âge impérial aussi. Le nom de la région nous suggère une relecture intéressante: selon une tradition mythique et les attestations remontant déjà aux tablettes mycéniennes, *Thrake* est le nom de la fille d'Océan et de Parthénopée, sœur d'Europe²²: une nymphe donc, qui était liée à l'enchantement et au sortilège (*φάρμακα*) et qu'Arrien compare à Médée et à laquelle il attribue l'éponymie de la région, qui, avant elle, portait le nom de Perké²³. La séduction de cette reconstruction est profonde, car elle met en jeu un élément nouveau et définissant la Thrace aussi, c'est-à-dire le double sens de sa géographie parlante: la musique, l'*ἐπωδή*. Il ne s'agit pas d'une référence occasionnelle: Platon, dans la *Charmide*²⁴ parle des médicaments thraces et de l'art des enchantements, en

²¹ GEORGIEV 1981, p. 107.

²² Sch. Aesch. *Pers.* 188.

²³ Arrian. *FGrHist* 156 F 61.

²⁴ Pl. *Carm.* 156 e; 157 a.

les référant à la figure de Xalmoxis²⁵, suggestion intéressante qui ne cache pas les autres aspects macabres et violents de l'image de la Thrace. Tout à fait, la musique, la médecine, l'enchantement se lient à la violence sans une rupture violente, sans une contradiction: parfois le mythe nous offre la musique entrelacée à la mort.

3. LE THRACES: HISTOIRE ET MYTHOLOGIE D'UN PEUPLE D'HOMÈRE À L'ÂGE CLASSIQUE

Si nous avons si peu d'informations sur l'influence exercée par la culture thrace sur la culture grecque à l'âge archaïque, influence du reste bien présente et objet de recherche récente (il suffirait de penser à Zalmoxis par rapport à Pythagore, un lien que M. Eliade avait déjà souligné et sur lequel le débat est encore d'actualité), il faudrait souligner la rencontre précoce (du point de vue grec, car les Thraces avaient déjà une culture millénaire) entre les Grecs et les Thraces à travers le carrefour commercial à l'âge de la colonisation: la Thrace devient bientôt une terre accessible pour les Grecs et les contacts deviennent de plus en plus fréquents, surtout pour ce qui concerne la *paralia*, pour citer Strabon.

Le témoin principal est naturellement Archiloque, qui fournit de la Thrace un portrait remarquable, d'habitude sous-estimé et analysé uniquement du point de vu littéraire, alors qu'Archiloque nous donne sans doute le témoignage d'un fondateur. A. Aloni a bien remarqué la valeur historique de la figure du poète²⁶ et de son témoignage autoptique pendant les premières phases de la colonisation: le nouveau papyrus d'Oxyrhynche LXIX 4708 nous offre un long fragment d'épopée de toute façon allusif de la colonisation des Pariens²⁷, à travers le lien entre Téléphe et Héraclès, auquel une branche de la tradition attribuait l'émergence des Thraces sur l'île de Thasos. Les études récentes ont noté l'enracinement de l'élegie publique à l'âge archaïque, en montrant que le symposium n'était qu'un des scénarios actifs de la performance lyrique, et nous pouvons avancer l'hypothèse que le récit de la conquête de Thasos, dans le déguisement allusif du mythe, ait constitué une forme de gloire pour la cité de

²⁵ Cf. *infra*.

²⁶ ALONI 2009, p. 63 sq.

²⁷ Cf. NOBILI 2009 (voir bibliographie ci-jointe).

Paros. Quoi qu'il en soit, même si nous nous bornons aux fragments les plus célèbres du bouclier abandonné²⁸, ou de la vie de mercenaire d'Archiloque, la sauvagerie de la Thrace (et de l'intérieur de la Thrace) est retenue par le poète de Paros, mais il faudrait mieux explorer cette image à la lumière de ce double visage de poésie et de violence auquel nous avons fait référence. La coexistence de ces deux aspects n'est pas liée seulement au mythe. L'image d'un peuple guerrier et sanguinaire nous est restituée par Thucydide au chapitre 29 du livre 7, lorsqu'il décrit le massacre de Mykalessos: les Thraces mercenaires des Athéniens (une confirmation du rôle du mercenariat chez le peuple qui se cristallisera à l'époque d'Alexandre) sont dissouts et ils arrivent à Tanagra, et ensuite à Mykalessos, où ils saccagent les bâtiments, les sanctuaires et ils tuent aussi bien les jeunes que les vieux, sans exception, les enfants et les femmes, et enfin les bêtes de somme. Le commentaire thucydidien est sans appel:

τὸ γὰρ γένος τὸ τῶν Θρακῶν ὁμοίᾳ τοῖς μάλιστα τοῦ βαρβαρικοῦ ἐν ᾧ ἂν θαρσύνῃσι, φονικώτατόν ἐστιν

L'ethnos des Thraces, quand il n'a pas peur, est le plus sanguinaire parmi les peuples barbares.

La condamnation culturelle de Thucydide n'est pas dépourvue de préjugés typiques de la mentalité grecque qui construit et réélabore l'icône du guerrier thrace incapable d'éprouver des sentiments de pitié, de compassion, de respect du code de la guerre, qui nous paraît en même temps assoiffé de sang et de violence gratuite. Cette insistance sur les aspects culturels du *génos* thrace nous pourrait sembler une infraction remarquable à la règle programmatique du regard aseptique de l'historien athénien: il connaissait bien les Thraces, mais cette évaluation nous consigne une image qu'il serait difficile de considérer complètement objective. Thucydide semble d'une certaine manière placer les Thraces au degré zéro de la coutume barbare. Ils dépassent même la mesure de la barbarie. Néanmoins, Thucydide demeure la source la plus intéressante pour reconstruire de la Thrace un portrait fiable, comme le confirme le deuxième livre de son ouvrage²⁹.

Madame Chirassi Colombo a défini le monde thrace comme une contrepartie du monde grec, une sorte de côté renversé, parfois un ennemi constant des

²⁸ Fr. 5 West.

²⁹ Cf. *infra*.

Grecs³⁰, et cette métaphore du renversement culturel dépend aussi du regard grec. Si Élien nous informe que les Thraces ne connaissent pas les lettres et l'écriture³¹ et, comme les autres barbares européens, ils considéreraient l'écriture honteuse, faudrait-il se confier à cette image à la lumière des données archéologiques et historiques qui nous ont légué une culture privée d'une littérature écrite? En vérité, l'interprétation ancienne s'éloigne beaucoup de l'interprétation moderne, car la première révèle la peur *fascinée* (un oxymoron bien entendu) dont les Grecs firent preuve à l'égard des Thraces. Le détail d'un peuple illettré est par exemple faux, car l'usage de l'écriture *grecque* (et ensuite latine) est bien attesté pendant le V^e et le IV^e siècle av. J.-C. Hérodote aussi, néanmoins, considère les peuples du Pont-Euxin (y compris la Thrace) des ἔθνεα ἀμαθέστατα³²; Hellenicos, au contraire, mentionne un group de Thraces μιξέλληνας³³, localisés à Lemnos, et la classification qu'il en donne nous offre des éléments supplémentaires pour mieux dessiner notre portrait des Thraces et de l'image thrace qui se crée par conséquent. Selon Hall³⁴, qui récupère la définition de Dubuisson d'un statut historique plutôt qu'ethnique, les Thraces aussi que d'autres populations barbares, acquièrent la dénomination de μιξέλληνας au moment où ils furent regardés dans la phase transitoire qui les rendra grecs, c'est-à-dire pendant leur potentiel processus d'hellénisation. Et l'observation d'Hellenicos est précieuse, car elle nous fournit un regard encore une fois géoculturel: les Thraces peuvent avoir la chance de croiser la route des Grecs d'un point de vue commercial, mais selon le même auteur, ils pouvaient aussi se transformer en des Grecs, en assumant les coutumes, les normes, en finissant par faire correspondre la géographie à l'histoire.

Revenons donc aux sources grecques et à Homère, avec lequel nous avons commencé à regarder le monde thrace: c'est Homère qui nous permet d'isoler des clichés plutôt précis concernant la Thrace, tels le *topos* de la richesse³⁵, et avant tout celui de la royauté, du paysage hivernal et neigeux, autant que la première occurrence de l'ethnique se référant à Thamyris (*Il.* 2. 595: Thamyris le Thrace, puni par les Muses), ou l'image du guerrier thrace consacré à la

³⁰ CHIRASSI COLOMBO 1974, p. 72.

³¹ Ael. *VH* 8, 6.

³² Hdt. 4, 46.

³³ Hell. 4 *FGrHist* 71.

³⁴ HALL 2002, p. 189.

³⁵ Voir les références à l'orfèvrerie thrace (*Il.* 23, 808; 24, 234).

guerre. Les Thraces arrivent en outre en derniers³⁶ à Troie: est-il un indice de leur marginalité culturelle? La position des soldats à l'intérieur de l'armée est souvent révélatrice, si nous pensons à Ajax, le personnage mythique de la force et de l'altérité qui fixe son quartier militaire à l'écart des autres Achéens, aussi bien chez Homère que chez Sophocle. Des rapprochements sont possibles, à la lumière de la grammaire symbolique du mythe.

Néanmoins, Zoe Petre³⁷ a souligné comment, dans l'épopée, l'image des Thraces demeure confinée dans la fluidité d'un monde où la perception de l'altérité, de la barbarie, n'est pas présente et où tous les acteurs du récit partagent les mêmes cultes, les mêmes coutumes, la même langue, la même culture. Ceci étant, il est tout à fait indéniable que la Thrace d'Homère, dans ses sporadiques épiphanies, nous présente des traits récurrents, des détails qui renvoient à une culture matérielle qu'on pourrait définir spécifique et idiosyncratique. Homère, naturellement, ne concevait pas de distinguos précis du point de vue géographique, et surtout le préjugé de la barbarie comme forme d'infériorité culturelle et ethnique ne pouvait pas encore affleurer, car les Grecs eux-mêmes n'avaient pas encore développé une conscience définie et une identité ethnique précise. Et pourtant, la culture matérielle thrace et l'espace thrace sont esquissés dans l'épopée et associés à une image plutôt ponctuelle de la royauté³⁸.

Dans les poèmes homériques, les armes thraces sont par exemple souvent évoquées: aux jeux funèbres qui célèbrent les funérailles de Patrocle, un des prix pour les vainqueurs est une épée thrace³⁹ et Hélénos plante la tempe de l'ennemi à travers «une grande épée thrace»⁴⁰, un élément que Thucydide et les commentaires tardifs restitueront ainsi: «Seuls parmi les Barbares, les Thraces utilisent les épées les plus grandes»⁴¹, un commentaire qui, bien que tardif, nous permet de configurer les armes thraces en tant que marqueurs de la population elle-même, à travers l'hyperbole de son esprit guerrier, concrètement restitué par la grandeur des pièces de leur armature sauvage.

Et encore chez Homère ils figurent comme des éleveurs de chevaux, provenant de la terre «pleine de vent», comme Rhésos, le roi thrace par excellence de l'*Iliade*. Les éléments de la géographie homérique nous semblent suspendus

³⁶ Hom. *Il.* 10, 434.

³⁷ PETRE 2008, p. 170 sq.

³⁸ Cf. aussi TSIAFAKIS 2003, p. 43-66.

³⁹ Hom. *Il.* 23, 808.

⁴⁰ Hom. *Il.* 13, 577.

⁴¹ *Sch.* BL Hom. *Il.* 13, 577.

entre fantaisie et réalité historique. Homère nous parle des Thraces que l'Hellespont serre, indiquant une frontière méridionale, selon Kirk, lequel a longuement travaillé sur le commentaire de l'*Iliade*⁴². Non n'avons par ailleurs que peu d'autres informations à tirer. Quelques toponymes: Énos, patrie de Pirôos, fils d'Imbrasos⁴³, où le cumul des consonnes semble renvoyer à des emprunts linguistiques locaux, les noms de certains guerriers (Acamas⁴⁴, Iphidamas⁴⁵), des épithètes cristallisées dans le récit formulaire: «la Thrace terre de la neige et des chevaux»⁴⁶, «les Thraces ἀκρόκομοι»⁴⁷, avec la crête aux cheveux, adjectif réutilisé par Hypponax (fr. 115) et qui dans la titulature homérique consacrée au monde non grec, pour utiliser une expression moins tranchante de la notion idéologique de barbarie, n'est pas sans rapprochements et résulte inséré dans le contexte militaire. Janko le compare à l'usage de l'expression «sans ceinture», épithète des Lydiens⁴⁸.

Ainsi, l'*Iliade* nous offre une image guerrière monolithique de la Thrace et cette image nous semble renforcée par la description de l'entrée d'Arès en bataille⁴⁹:

*On voit ainsi Arès, fléau des hommes,
marcher au combat, suivi d'Effroi,
son fils intrépide et fort, qui met en fuit
le guerrier le plus résistant.
Tous deux partent, armés, de Thrace,
pour se rendre chez les Éphyres
et les Phlégyens magnanimes*⁵⁰

Arès vient de Thrace, alors qu'au contraire, dans l'*Odyssée* il marche vers la Thrace au vers 361 du livre 8, dans la célèbre scène de la punition du dieu de la guerre et de la déesse Aphrodite, enchaînés par l'époux trompé Héphaïstos.

⁴² Hom. *Il.* 2, 845-46.

⁴³ Hom. *Il.* 4, 520.

⁴⁴ Hom. *Il.* 6, 8.

⁴⁵ Hom. *Il.* 11, 221.

⁴⁶ Hom. *Il.* 13, 4; 14, 227.

⁴⁷ Hom. *Il.* 4, 532.

⁴⁸ Voir *Il.* 16, 419: ἀμτροχίτωνες.

⁴⁹ Hom. *Il.* 13, 298 sq.

⁵⁰ Trad. de P. Mazon.

Libéré, Arès « saute » vers la Thrace, sa terre d'élection, son domaine privilégié, qui semble refléter le caractère guerrier mythique du peuple. Nombre de travaux ont été récemment consacrés à la négation du lien entre Arès et la Thrace, mais ce lien est attesté et confirmé par de nombreuses sources. Arrien nous raconte la lutte entre Arès et Ényalius qui a lieu en Thrace⁵¹, récit tardif qui amplifie néanmoins la portée d'un rapport culturel et géographique chez Homère.

Dans l'*Odyssée*, les témoignages sont encore plus rares. Je voudrais attirer l'attention sur le passage de 9, 37, un épisode de pillage de la part d'Ulysse, qui représente un indice des rapports près de la *paralia* thrace à l'âge précolonial. Du reste, que les marchandises thraces ne soient seulement objet de pillage, mais qu'elles renvoient à un horizon commercial précis, semble confirmé par la scène de l'*Iliade* qui décrit les tentes d'Agamemnon pleines de vin, des produits transportés quotidiennement à travers la mer Thrace: un carrefour proto-commercial d'extraordinaire relevance. Le vin d'Ismaros est mentionné naturellement dans le fragment 2 West d'Archiloque, mais bien avant la cristallisation du cliché des Thraces comme de grands buveurs qui remonte au V^e siècle, tandis qu'Archiloque, Alcée, Hécatéé⁵² mettent plutôt en avant la familiarité des Thraces avec la bière.

Si nous revenons à l'*Iliade*, c'est l'image de la royauté, déjà évoquée, à s'imposer avec puissance à travers la figure de Rhésos, et cette image est destinée à jouer un rôle essentiel à l'égard de l'imaginaire de la Thrace dans la pensée grecque.

4. L'IMAGINAIRE DES THRACES, L'IMAGINAIRE GREC DE LA THRACE: ANALOGIES ET RENVERSEMENTS DANS L'ICONOGRAPHIE ET LE PORTRAIT LITTÉRAIRE

L'imaginaire des Thraces est bien différent de l'imaginaire que la Grèce allait construire de la Thrace, mais il demeure un point commun entre les deux, et il s'agit de la royauté déjà largement susmentionnée: parmi les Thraces et les Grecs elle est déchiffrée de manière très différente, mais cela signifie que le rayon du pouvoir royal constituait l'essence la plus profonde de la société thrace.

⁵¹ Eustath. a *Il.* 7, 166, p. 673. Sur le lien Ares-Thrace, terre inhospitalière, cf. aussi Soph. *OT* 195-96.

⁵² *FGrHist* 1 F 154.

Le roi thrace était regardé comme un intermédiaire entre les dieux et les hommes. L'image d'Hermès – c'est le nom que les Grecs attribuaient à la figure du dieu protégeant les chefs et les rois et j'y reviendrai – et le culte solaire représentent de manière efficace la centralité de l'image royale. Les monnaies thraces et surtout celle des Édoniens, la population localisée près du mont Pangée, en témoignent, car l'image masculine qui y est représentée pourrait renvoyer à cette divinité protectrice des rois que les Grecs interprétaient comme hypostase d'Hermès.

À partir de la fin du V^e siècle av. J.-C., pendant l'âge odryse, les dynastes thraces utilisent le répertoire mythologique grec: c'est le cas du culte d'Apollon et d'Orphée qui deviennent une partie intégrante du culte royal⁵³.

La mythologie thrace est difficilement déchiffrable dans son essence. Les figures principales étaient, en tout cas, la grande déesse et le héros. Une *koine* figurative est attestée seulement à partir de IV^e siècle av. J.-C., lorsque les thèmes et les sujets figuratifs sont empruntés et diffusés au nord du mont Hémos.

Le roi thrace est souvent représenté en chevalier mais je laisse de côté la dimension polysémique du Cavalier thrace, qui entraîne une signification allégorique de longue durée bien explorée et pourtant encore entourée de mystère.

Il convient maintenant de concentrer notre attention sur l'imaginaire «grec» des Thraces, c'est-à-dire le moyen de décrire la Thrace, ses héros et le mythe ancré à cette région de la part des peintres grecs par rapport à l'imaginaire littéraire. Gérard Siebert a consacré une intervention sur l'image de la Thrace à l'époque classique et il serait utile de mentionner un passage de son discours: «Il existe en Grèce, et en particulier à Athènes, une forte réceptivité à la culture thrace, même si parfois certains personnages thraces peuvent avoir mauvaise réputation. On ne peut nier les nombreux exemples dans la peinture de vase figurant des anonymes ou des héros/dieux en costume thrace, ce qui démontre que le vêtement a un côté valorisant ou bien que l'image du 'thrace barbare' est positive. Il n'y a, à Athènes, aucun autre vêtement 'barbare' qui sera employé pour habiller les figures démontrant bien l'exception thrace et l'attachement des Athéniens à cette image. Des figures mythiques thraces sont évoquées dans le théâtre; la Thrace est même considérée par les Grecs comme le berceau de leur musique et de leur danse. Nombre de familles athéniennes avaient à leur service du personnel thrace à des postes aussi importants que pédagogue. Il est toutefois surprenant de noter qu'alors que les témoignages de l'importance de la figure thrace sont très présents à Athènes, en Thrace, il n'est que très peu de

⁵³ Cf. MARAZOV 1989, p. 31-40.

documents qui soulignent cette haute estime que portaient les Athéniens à ces 'barbares'»⁵⁴.

Siebert a su capter la richesse de l'imaginaire lié à la Thrace qui se reflète dans l'iconographie attique. En 2004 je soulignais, au contraire, la violence de la mise en scène dramatique athénienne de la Thrace et Z. Petre est revenue récemment sur le sujet, en interprétant de manière brillante les fragments du *Triptolème* de Sophocle. Le personnage du mythe devient dans la tragédie attique, selon la reconstruction de Madame Zoe Petre, le civilisateur par excellence des contrées lointaines de la Thrace. Et pourtant, il y a un détail remarquable: selon le schéma que j'esquissais déjà en 2004, la tragédie athénienne enregistre de manière récurrente la première involution de l'image des Thraces, à travers la mise en scène d'un conflit entre un dieu (il s'agit le plus souvent de Dionysos, mais il peut s'agir d'un héros aussi, comme dans le cas de Triptolème ou d'Orphée) et un roi thrace réfractaire au culte du dieu ou à la culture grecque incarnée par la pratique céréalière que Triptolème transporte en Thrace. La scène du drame aurait ainsi fourni le cadre idéal pour la représentation d'une contre-scène barbare et pour l'involution définitive de l'image épique de la Thrace. Et pourtant, cette image là, l'image du royaume homérique, agit comme un élément propulsif, une sorte de bassin actif des légendes et des mythes de la région.

Venons alors vérifier ce regard préliminaire. Je me borne à la céramique, en faisant souvent allusion à la «scène» vasculaire par rapport à la «scène» dramatique attique, qui héberge, comme nous l'avons montré, la première forme de «thracisation» des nombreux récits mythiques, qui avaient une tradition de longue date en Grèce et qui étaient bien connus grâce au dispositif narratif homérique (c'est le cas de Lycurgue) et qui changent leur forme et leur contenu juste à partir du V^e siècle av. J.-C.

Le marché vasculaire grec connaît, en fait, la prolifération de la figure de Lycurgue et de celle d'Orphée, autant que de la légende de Térée et Procné. Et enfin, la royauté thrace s'avéra un sujet privilégié pour la céramique italiote et apulienne à la fin du V^e siècle et surtout pendant le IV^e siècle av. J.-C. et à l'aube de l'âge hellénistique.

En ayant identifié la royauté, la musique, la poésie et la violence comme des traits significatifs de l'imaginaire thrace, nous pouvons isoler quelques figures dignes d'une attention particulière, par rapport à la tradition littéraire et à la traduction figurative des motifs narratifs:

⁵⁴ Cf. SIEBERT 1998, p. 79-89. Cf. aussi TSIAFAKIS 2002.

- 1) Rhésos, le roi, la richesse, la réinterprétation homérique.
- 2) Lycurgue, le roi, puni et Dionysos, le poursuivi qui devient persécuteur.
- 3) Les prophètes-musiciens et rois: Thamyris et Orphée.

Je voudrais d'abord revenir sur la scène du vol des chevaux thraces de Rhésos, racontée par Homère dans le livre X de l'*Iliade* (Hom. *Il.* 10, 433-514; cf. Eur. *Rhésos*) et peint par le peintre de Lycurgue à l'époque du IV^e siècle av. J.-C. Homère nous raconte que pendant une embuscade nocturne conduite par Ulysse et par Diomède dans le champ ennemi, les deux héros tuent le roi thrace Rhésos et volent ses chevaux. Sur l'exemplaire apulien⁵⁵ (fig. 1), nous pouvons observer la continuité de la tradition mythique: la scène, empruntée au récit homérique, est clairement divisée sur deux registres, selon la brillante lecture de F. Giacobello⁵⁶. Sur le registre supérieur sont représentés les cadavres des thraces massacrés par Ulysse et Diomède, et la figure de Rhésos demeure indistincte; les vêtements orientaux créent un jeu de contrastes avec la nudité héroïque d'Ulysse vêtu de la *chlamyde* et portant un casque ou un *pileus*. La couleur des chevaux est contrastée. Un cheval n'est pas surpeint, et F. Giacobello suppose qu'il s'agit d'un choix précis du peintre de Lycurgue qui ne diminue pas la luminosité de l'ensemble des animaux, élément récurrent dans la grammaire mythique. La face B de la situle nous offre la figure de Dionysos, à l'allure royale, de manière intentionnellement liée au sujet « thrace » de la face A du vase.

Le motif des chevaux thraces est présent à plusieurs reprises dans la céramique grecque. La narration iconographique apulienne est tardive, mais une coupe attique à figures rouges remontant au début du V^e siècle (500-450 av. J.-C.) nous montre un cheval et un jeune homme⁵⁷. A l'arrière-plan on voit un vêtement thrace suspendu: il s'agit d'un bonnet et d'un manteau. Cette image nous montre la manière à travers laquelle les peintres restituaient à l'intérieur du cadre de la scène vasculaire le détail de l'étrangeté culturelle.

La tragédie – nous avons déjà mentionné deux scènes et deux mises en scènes parallèles en ce sens – contribue de manière efficace à la diffusion des certains sujets mythiques thraces. C'est le cas de Lycurgue, le roi ennemi de Dionysos, selon le récit homérique du VI^e livre de l'*Iliade*, sur lequel j'ai consacré quelques pages déjà en 2004. Nous pouvons nous borner seulement à un bref résumé.

⁵⁵ Napoli, Museo Archeologico Nazionale, inv. 81863.

⁵⁶ GIACOBELLO 2007.

⁵⁷ Malibu, The J. Paul Getty Museum, inv. 85. AE.468.

La généalogie du roi est controversée⁵⁸: dans certaines sources il est fils de Dryas, selon d'autres d'Arès, une parenté significative qui nous amène forcément en Thrace. Si nous revenons aux sources, le déplacement du mythe de Lycurgue en Thrace est attribué unanimement à Eschyle et à la trilogie de la *Lycurgie*⁵⁹ que j'explorais dans ma première contribution consacrée à la Thrace. A partir de la mise en scène d'Eschyle, le personnage de Lycurgue restera lié aux Édoniens et à l'espace du mont Pangée, où Hérodote localisait l'oracle de Dionysos⁶⁰. L'espace du Pangée et des Édoniens devient, de cette façon, la première sphère d'action et de mouvement d'un mythe «thracisé», traduit, transféré et déplacé en Thrace; du reste, Eschyle fait allusion à la Thrace à plusieurs reprises dans ses textes: Pélasgos, le roi argien, dans les *Suppliantes*, définit les frontières de son royaume du Péloponnèse à la Thrace, alors que dans *Les Perses*, la tragédie qui célèbre la victoire de Salamine, en respectant et en offrant le point de vue et la perspective des vaincus, la fantaisie tragique fait des références constantes à la Thrace et au Bosphore, à travers le répertoire formulaire homérique. Nous pouvons conclure que le sujet de la *Lycurgie*, c'est-à-dire l'histoire macabre et sinistre de Lycurgue, devait avoir acquis une popularité remarquable et les images, vues par rapport aux témoignages littéraires, donnent vie à un voyage ininterrompu⁶¹.

Les rapprochements entre la fiction dramatique et la réalité historique nous paraissent évidents. En outre, par rapport au portrait vague d'Homère, chez Eschyle, Lycurgue est explicitement un *roi* et le sujet de la royauté s'impose à nouveau. La comparaison entre Eschyle et Homère nous permet d'apprécier la portée de la refonte mythique réalisée à l'intérieur du laboratoire tragique.

Chez Homère, Lycurgue figure entre les personnages poursuivant Dionysos, et pourtant la localisation reste anonyme, si nous excluons la seule référence au Niseion⁶², qui n'est pas une indication géographique suffisante à suggérer une localisation thrace de la scène violente, car le toponyme est fréquent, comme le montre le catalogue de Stéphane de Byzance⁶³ et bien que les grammairiens alexandrins pensent qu'il s'agissait d'une référence à la Thrace: dans le portrait d'Homère, nous retrouvons des détails bien circonscrits, qui se limitent à re-

⁵⁸ Cf. SCHIRRIPA 2004.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ WEST, 1990, p. 26 sq.

⁶¹ Voir encore SCHIRRIPA 2004 et sur le sujet de la *Lycurgie* JOUAN 1992.

⁶² Hom. *Il.* 6, 130-140.

⁶³ Steph. Byz. *s.v.* Νῆσαι.

marquer la nature violente de Lyncurque, meurtrier comme l'était Hector (il faudrait souligner l'usage du même épithète pour Arès, avec lequel Lyncurque partage l'attitude violente).

Dans la langue figurative, Lyncurque vient assumer des traits barbares. Il est décrit comme type barbu, haut et démesuré, image du Thrace sauvage, qui chausse les *embades*, les chaussures typiques des Thraces. Il devient tout à fait l'incarnation du caractère guerrier des Thraces et de la violence typique de la région.

Le guerrier thrace, comme le souligne F. Lissarague, était bien reconnaissable dans le répertoire figuratif: la différence ethnique est d'habitude révélée par les vêtements des personnages mais il ne s'agit pas d'une condition nécessaire et indispensable⁶⁴. Nous avons des armes thraces qui accompagnent les guerriers et contribuent à les identifier.

La *peltè* est un bouclier d'habitude lié aux thraces par les sources (Xen. *Mem.* 3, 9, 2; Thuc. 2, 29, 5)⁶⁵ et il est souvent représenté dans l'iconographie. Lissarague nous fournit ces détails: «On rencontre bien des peltastes vêtus d'un manteau bariolé (*zeira*), coiffés d'un bonnet de renard (*alopékis*), et chaussés bottes à rabats (*embades*) qui caractérisent les Thraces (Xen. *An.* 7, 4, 4)».

Et pourtant, Lyncurque appartient à la catégorie des *hybristai*: comme Pénthée, le roi de Thèbes décrit par Euripide dans les Édoniens, selon le schéma mythique évoqué, poursuivait vraisemblablement Dionysos et en empêchait le culte. Néanmoins, un fragment du drame, nous donne des rapprochements concrets entre l'imaginaire figuratif et l'arrière-plan littéraire. Le fragment 59 Radt décrit un tel personnage:

*Avec des manteaux et des cuirs de renard lydiens
longs jusqu'aux pieds.*

La référence à la Lydie est coutumière, car, comme dans la langue vasculaire, les vêtements marquent la différence ethnique et culturelle qui se réalise dans le binôme Thrace-Asie.

Le détail des vêtements n'est pas isolé. La relecture de Xénophon jette une lumière éclairante sur la coutume thrace qui est retenue par la céramique grecque, grâce à un cadre stylisé qui servait à renvoyer aux traits identifiants les Thraces:

⁶⁴ LISSARAGUE 1990, p. 153.

⁶⁵ *Ibid.*

La neige était épaisse, et il faisait si froid que l'eau qu'on apportait pour le repas du soir gelait, ainsi que le vin, dans les pots. Nombre de gens avaient le nez, les oreilles brûlés par les froid. On comprit alors pourquoi les Thraces portent des peaux de renard sur la tête et sur les oreilles, ainsi que de tuniques autour de la poitrine et même autour des cuisses. Pour monter ils ont, au lieu de chlamydes, des manteaux qui leur descendent jusqu'aux pieds⁶⁶.

Revenons à Lycurgue. La punition du roi dans la tragédie d'Eschyle est un sujet controversé, et pourtant des allusions précises au châtement du roi sont données par l'*Antigone* (v. 955 sq.). L'*hybris* du roi est sévèrement punie par le dieu qu'il a poursuivi et qu'il a refusé d'accueillir dans son pays: la relation Lycurgue-Dionysos préconise celle entre le dieu et Penthée et le sujet devient privilégié par les peintres. L'hydrie à figures rouges de Cracovie⁶⁷ encadre la figure de Lycurgue, habillé à la thrace, avec la double hache, son signe distinctif, avec d'autres personnages féminins identifiables comme des ménades: l'hydrie remonte au V^e siècle (entre 475 et 425 av. J.-C.) Si la datation la plus ancienne est fiable, cela nous indique que la *thracisation* de Lycurgue est tout à fait cohérente avec l'acculturation progressive des Athéniens en Thrace.

Le sujet du châtement du roi était encore particulièrement apprécié pendant le IV^e siècle av. J.-C. par les élites apuliennes, comme nous le montre la magnifique amphore du Peintre de Darios⁶⁸ (fig. 2), encore une fois étudié par F. Giacobello. L'artiste concentre son attention sur la mort de la femme de Lycurgue, tuée par son époux, alors que le sujet privilégié était le meurtre de son fils dans la céramique attique. Le peintre de Darios nous présente une scène articulée et nouvelle dans sa composition: Lycurgue a les bras levés, brandissant la hache, un jeune homme thrace le saisit pour l'empêcher de commettre le meurtre, sa femme assume la posture d'une suppliante. Lyssa, la déesse de la folie, tourne ses yeux et ses bras à l'action et des ménades dansent au rythme de cymbales. Le détail de la musique et intrinsèquement lié au portrait de la Thrace. Si nous revenons à la source littéraire et au drame des Édoniens, la musique acquiert une valeur augmentative.

⁶⁶ Xen. *An.* 7, 4, 3 sq.

⁶⁷ CVA, Cracow, Collections de Cracovie (Poland 2), p. 14, tav. 12: ARV² 1121.17.

⁶⁸ Museo Archeologico di Napoli, Amphore, inv. 81953.

Un autre fragment du texte, en effet, fait allusion au culte de la déesse *Ko-tytô*, la grande mère de la Thrace et il nous fournit des indices sur la musique thrace, où les percussions et la sonorité des flûtes et des cymbales sont remarquées⁶⁹.

Si le thème de Lycurgue dans la céramique attique était lié au début de V^e siècle aux campagnes de Cimon, le peintre de Darios réutilise ce sujet dans la céramique apulienne pour exalter la figure d'Alexandre le Grand, qui vient incarner les caractères de Dionysos et la célébration de Dionysos à côté de son épouse (bien que l'image de Dionysos soit adultérée) relève d'allusions évidentes au triomphe d'Alexandre le Grand.

Le deuxième acte de la trilogie eschyléenne est représenté par les *Bassarides* qui, pour la première fois, nous offrent le sujet mythique de la mort d'Orphée, tué par des ménades thraces, comme le suggère le mot *Bassarides*. Le paysage du Pangée nous semble certain, selon le fragment 23 a :

*La lumière brûlante de la foudre
remplit la pointe argentée du Pangée*

Le Pangée dans les *Bassarides* demeure un lieu sacré et fatal. Notre attention devrait tomber sur le paysage montagnard et rocheux qui héberge la saison thrace d'Orphée. Dans d'autres sources, le massacre et le *sparagmos*, le meurtre d'Orphée, déchiré, a lieu près du mont Hémus, comme le souligne Pomponius Mela. En tout cas, c'est le paysage montagneux qui devient le cadre idéal de la mort d'Orphée. Il devient le paysage orphique par excellence. L'image d'Orphée qui trahit Dionysos, en lui préférant Hélios, peut bien être une interprétation grecque du culte solaire thrace, mais il est bien évident que la Grèce aimait particulièrement le sujet de la mort du poète et du musicien et le thème du conflit entre Dionysos et les personnages qui en représentent le culte. Dans le cas d'Orphée, par contre, nous voyons l'autre visage du mythe de refus de Dionysos et la polysémie variable du même thème: il ne s'agit pas d'un personnage violent et grossier, le paradigme d'un guerrier barbare (de souche royale néanmoins), mais de l'incarnation du poète qui enchante les hommes et les animaux, qui séduit et apaise la nature, souvent représenté: nous le voyons en train de chanter entouré d'hommes thraces, enchantés à leur tour, dans la paix sereine d'un paysage dominée par la musique de la lyre et non par le fracas assourdissant des cymbales.

⁶⁹ Fr. 57 Radt.

La figure d'Orphée est en plus un renversement de celle de Lycurgue: il est puni par les femmes que le roi poursuivait, selon une loi de contreponds évidente. Les deux drames bouleversent les rôles, les actions, les significations, mais ils retiennent la figure de Dionysos. Le détail des vêtements thraces sont transférés dans la céramographie: les ménades thraces sont reconnaissables, violentes. Elles utilisent des instruments de la mort. La *lékythos* à figures rouges du *Museo Gregoriano* nous montre une ménade folle, le corps tendu à l'action⁷⁰.

La mort dans les *Bassarides* d'Eschyle représentait l'action la plus dramatique et elle consacre le lien entre Orphée et la Thrace, un lien qui s'était renforcé pendant le V^e siècle, lorsque Orphée avait assumé des traits thraces dans la céramographie: jeune éphèbe nu, avec un court chiton ou un manteau, Grec parmi des barbares, il porte une bandelette de laurier. Les Thraces saisissent des armes (haches ou doubles lances, un signe caractérisant l'armature thrace, comme l'indique la double hache de Lycurgue et le même élément est le signe distingué de Térée. Les femmes ont parfois des tatouages et le détail semble confirmé par le fragment 24 du drame.

Le meurtre dans la céramique nous consigne l'image de la violence des femmes: la ménade de l'hydrie du Musée grégorien remonte au début de V^e siècle av. J.-C. La femme semble être saisie par la force de la folie dionysiaque: son corps bouge, son *péplos* suit ses mouvements. De la même façon, dans la scène de la coupe de Naples, la ménade thrace frappe Orphée, armée d'une hache, alors qu'Orphée semble occuper une position rabaissée et exhiber la lyre comme signe de paix (475-425 av. J.-C.): la violence est représentée même dans la coupe de Cincinnati, où le nombre des femmes et des armes est multiplié.

Un autre sujet tout à fait aimé est la représentation d'Orphée parmi les Thraces, comme nous le montre le cratère de Berlin (475 a.C. – 425 av. J.-C.)⁷¹, où Orphée semble inspiré, entouré par des hommes thraces, enchantés par la mélodie de la lyre, tout à fait apaisés: leur corps semblent chercher à trouver la posture la plus adaptée pour se réjouir de la musique. L'atmosphère nous semble sereine, comme sur la *pélyké* de Londres (450 a.C. – 400 av. J.-C.), ou sur le cratère apulien de Milan.

Un parallèle peut être instauré avec la figure de Thamyris, le chanteur aveuglé par les Muses pour avoir essayé de rivaliser avec elles. Les images du V^e siècle av. J.-C. encadrent la figure de Thamyris entouré de muses, habillé à la thrace (avec bonnet, tunique longue et lyre), Thamyris, le chanteur qui lance en même

⁷⁰ Vaticano, Musei Vaticani, Museo Gregoriano Etrusco, inv. 17921.

⁷¹ Berlin, Staatliche Museen, Antikensammlung, inv. 3172.

temps un défi particulièrement insidieux aux muses, comme le souligne Jacqueline Assaël, puisque il «n'hésite pas à révéler un chant d'une beauté sublime, sachant bien que les Muses ne sont pas en mesure de l'interpréter devant un public profane»⁷². Encore une fois, le personnage thrace, le héros thrace, combine le défi et la poésie.

Comme l'a bien souligné A. Farnoux⁷³ à propos de Lycurgue, il ne s'agit pas d'insister sur les convergences entre les textes et les images: dans quelques cas elles sont frappantes, mais l'autonomie figurative demeure évidente. Il vaut mieux considérer l'époque de l'épanouissement d'un mythe et les raisons historiques qui l'expliquent. L'imaginaire de la Thrace s'illumine ainsi grâce à la lecture des sources littéraires et des textes figuratifs qui dialoguent à distance: la céramique déploie la séduction de la violence et de la musique, souvent par rapport aux messages politiques de la communauté et à la perception du mythe qui allait changer entre le V^e et le IV^e siècle av. J.-C. C'est la séduction de la Thrace qui demeure, une séduction violente et poétique.

5. LE PORTRAIT HISTORIQUE DE LA THRACE

Si nous revenons aux sources historiques à l'époque classique, le portrait le plus incisif de la Thrace doit être toutefois attribué à Hérodote au début du livre V: le passage est très célèbre et considéré un petit camée de la science ethnographique, laquelle occupe une poignée de chapitres. Hérodote, qui devait avoir visité Thasos et qui en tout cas pouvait compter sur une tradition orale de longue date, reconstruit une invasion des Troyens en Thrace, une sorte de version tirée de l'alliance homérique entre les Troyens et les Thraces dans l'*Illiade*, comme le soulignait Asheri. Et surtout l'historien, dans sa petite histoire des coutumes thraces, construit un catalogue macroscopique d'oppositions à la morale grecque:

Les Thraces forment le peuple le plus nombreux du monde, du moins après les Indiens; s'ils obéissaient à un seul chef et étaient animés du même esprit, ce peuple serait invincible et de beaucoup le plus puissant de tous, à mon avis; mais il n'y a pas de possibilités ni de moyen que cela se réalise jamais chez eux; c'est pourquoi ils

⁷² ASSAËL 2006.

⁷³ LIMC s.v.

sont sans puissance. Ils portent des noms multiples, variable d'une contrée à l'autre; mais ont tout à peu près les mêmes usages en tout, sauf les Gètes, les Trauses et ceux qui habitent au-dessous des Crestoniens.

Parmi ceux-là, ce que font les Gètes, qui se croient immortels, je l'ai dit. Le Trauses, qui, pour tout le reste, se comportent comme les autres Thraces, agissent de la façon que voici au moment d'une naissance ou d'un décès: quand un enfant est né, les proches, aussi tout autour, déplorent les malheurs dont, dès lors qu'il est né, il doit être comblé nécessairement, énumérant toutes les misères humaines; lorsque quelqu'un est mort, ils l'enterrent au milieu de plaisanteries et de réjouissances, donnant comme explication que, délivré de tant de maux, il jouissait d'un parfait bonheur [...]

Les autres Thraces ont cette coutume: ils vendent leurs enfants pour être emmenés hors du pays. Ils ne surveillent point les jeunes filles, mais les laissent libres de s'unir à tels hommes qu'elles veulent, tandis qu'ils surveillent sévèrement les femmes mariées; et ils achètent les femmes qu'ils épousent, très cher, de leur parentes. Ils tiennent le fait de porter des stigmates pour signe de noblesse, le fait d'en point porter pour signe du contraire; la condition de l'oisif pour la plus honorable, celle de travailleur de la terre pour la plus vile; vivre de la guerre et du pillage pour ce qu'il y a de plus beau. Telles sont leur coutumes les plus remarquables. En fait des dieux, il n'adorent que ceux-ci: Arès, Dionysos, Artémis; mais leurs rois, au dehors des autres habitants du pays adorent surtout, parmi les dieux, Hermès, jurent par lui seul, et prétendent descendre eux-mêmes de lui⁷⁴.

Le premier élément de ce portrait, que j'ai déjà considéré comme capital dans l'image de la Thrace, concerne les dimensions de la région, un détail que nous devons reconsidérer à la lumière des données déjà indiquées: les dimensions sont, selon Hérodote, un facteur négatif pour la galaxie des tribus thraces, car la fragmentation politique ne rend possible aucune forme d'intégration et d'unité militaire: ainsi, malgré l'existence de coutumes communes, les Thraces ne peuvent pas se transformer en force politique et militaire, abstraction faite de leur valeur guerrière que l'historien semble signaler, et ils ne peuvent pas devenir un interlocuteur diplomatique non plus. En outre, la perception hérodotéenne d'une norme coutumière qui ne devient pas une *technè politikè* semble inacceptable à ses yeux. L'incidence des Thraces peut être épisodique, mais elle n'arrive pas à constituer une réelle menace pour la Grèce. Le commentaire d'Hérodote nous permet de réfléchir profondément sur la percep-

⁷⁴ Hdt. 5, 2 sq. Traduction de Ph. -E. Legrand.

tion ancienne des galaxies tribales, un aspect que j'avais sous-estimé dans le passé.

Le travail de Madame Papazoglu, dans les années 70, et le livre récent de Delev⁷⁵ s'interrogent sur la réalité historique des tribus thraces par rapport aux commentaires anciens: des catalogues des tribus sont restitués par Hécatee⁷⁶, Hérodote⁷⁷, Strabon⁷⁸, Plin⁷⁹, mais la nature de ces tribus demeure lacunaire et évasive: l'étude ethnographique n'est pas complète et fiable, et c'est la notion même de tribu, à mon avis, à l'égard de la Thrace, que les Anciens ne comprennent pas, en assimilant des facteurs de distinction, comme Hérodote le fait déjà, en offrant à son audience une *koinè* de coutumes plus apparente que réelle, et en finissant pour distinguer seulement deux populations: les Gètes et le Trauses, à la lumière de leur spécificité culturelle. Les différences politiques, au contraire, sont banalisées grâce à un distinguo et à un critère radical magmatique. Les Thraces lui paraissent culturellement uniformes en tant que dominés tous par un chef ou un roi, comme nous le verrons dans le cas des Odryses, par rapport à un petit «reste» de gens thraces autonomes, *autonomoi*, *abasileutoi*, *éleuthéroi*⁸⁰, une catégorie fluide, qui est sans doute mieux valorisée par Thucydide, mais qui semble connoter l'ensemble des populations thraces avec une certaine régularité. Et les conclusions de Zanni nous semblent importantes: «L'autonomie des Thraces de cette région durant l'époque classique s'explique surtout par le rôle qu'ils jouèrent dans la création d'un équilibre politico-économique dans une région que se disputaient Thasiens, Macédoniens et Athéniens. Les Thraces autonomes furent reconnus comme une puissance non négligeable. Ils contrôlaient et exploitaient une grande partie des richesses minières de ce pays. Cette activité constituait un élément important de leur autonomie et, en même temps, le moyen principal servant au maintien de cette dernière. Leur autonomie créait des conditions favorables au développement d'entreprises commerciales, dont tout le monde pouvait tirer profit. C'est pour défendre leur autonomie que les Thraces autonomes du Strymon inférieur et du nord du Pangée opposèrent une résistance acharnée aux Athéniens, quand

⁷⁵ DELEV 2014.

⁷⁶ *FGrHist* 1 F 174-183.

⁷⁷ Voir Hdt. 1, 28; 4, 93, 96, 118; 5, 3, 9, 11, 124, 127; 7, 73, 110, 111, 112, 115; 8, 16, 116.

⁷⁸ Strab. 7, 1, 1; 7, 5, 1.

⁷⁹ Plin. 4, 40-41.

⁸⁰ Voir à titre d'exemple ZANNI – GAY-DES-COMBES – ZANNIS 2007.

ces derniers essayèrent de prendre possession de leurs territoires et de rompre les équilibres de la région en leur faveur. Toutefois, leur puissance économique et l'importance de leur rôle sur la scène politique internationale n'expliquent pas tout. C'est aussi grâce à leur art de la guerre et à leur redoutable efficacité sur les champs de bataille que les Thraces du pays entre le Strymon et le Nestos réussirent à préserver leur autonomie». C'est encore une fois «l'art» de la guerre à avoir sauvé l'autonomie thrace mais cette autonomie doit être regardée même par rapport à la domination perse.

Le travail archéologique de M. Brosius, en 2011, a été consacré à la dépendance culturelle des populations conquises par les Perses. Les modèles artistiques de la cour perse auraient été assimilés sans difficulté, sauf dans le cas de la Thrace⁸¹.

Si nous revenons au portrait d'Hérodote, un dernier point mériterait d'être considéré (je renvoie à mon analyse plus détaillée de 2004): Hérodote cite un groupe limité de divinités, alors que nous avons affirmé que la religion thrace était riche et complexe. Il s'agit d'Arès, Dionysos, Artémis. Le culte solaire n'est pas mentionné et encore moins Pleistoros, Kotys et Bendis, la déesse qui en 430 av. J.-C. sera officiellement introduite dans le panthéon athénien. Cette lacune nous semble bizarre, car Hérodote connaissait sûrement ces noms divins et il semble d'autant plus étrange qu'il se soit borné à helléniser les divinités thraces. Madame Chirassi⁸² croit raisonnablement qu'Hérodote voulait véhiculer des aspects précis de la culture thrace, qui pouvaient mieux être compris par le public grec. Il s'agissait, en outre, de divinités traditionnellement associés à la guerre, à la musique, à la chasse, à la folie. Le lien entre Dionysos et la Thrace est difficile à nier, bien qu'il doive être reconsidéré en termes différents: ce n'est pas le débat sur le lieu de naissance du dieu qui doit retenir l'intérêt moderne, mais plutôt la présence du culte du dieu, aspect sur lequel Iliev est récemment revenu, en offrant une analyse systématique des oracles de Dionysos en Thrace⁸³, ou, encore, la fréquence des mythes dionysiaques déplacés en Thrace.

Si nous venons au portrait de la Thrace dressé par Thucydide, nous devons souligner la présence des Odryses qui deviendront à partir des années trente du V^e siècle av. J.-C. l'emblème indiscutable des Thraces, une sorte d'image «globalisante» des Thraces et de la région aussi, ce qui annulera les diffé-

⁸¹ BROSIUS 2011, p. 135 sq.

⁸² CHIRASSI 1974.

⁸³ ILIEV 2013, p. 61 sq. Voir surtout nt. 1, p. 61 sur le débat sur la naissance de dieu en Thrace.

rences culturelles aux yeux des Grecs. Les raisons de la victoire «d'image» des Odryses sont apparemment détectables sans difficulté, parce que les Odryses représentent la seule tribu thrace qui acquiert une identité précise et un rôle de premier plan dans le scénario politique pendant les années de la guerre du Péloponnèse. Ils sont les seuls à exhiber un modèle de royauté qui influencera l'imaginaire grec. Thucydide dans le deuxième livre se concentre sur la figure de Sitalkès, en donnant la généalogie du roi: l'ancêtre semble Tèrès et Thucydide répudie d'entrée de jeux tout parallèle entre le mythe de Térée et le prénom du roi thrace⁸⁴ en nous précisant:

Il n'y a aucun rapport entre le Tèrès en question et Térée, qui prit femme à Athènes en épousant Procnè, la fille de Pandion; et ils ne sont pas de la même Thrace: l'un – Térée vivait à Daulis, dans la Phocide actuelle, alors habitée par des Thraces, et c'est en ce pays que les femmes perpétrèrent leur attentat sur Itys.

Tèrès, en outre, le souligne Thucydide, régnait sur les Odryses à une distance remarquable. Ainsi les deux figures ne peuvent pas être rassemblées ou juxtaposées. Ce passage de l'historien athénien a été regardé pour des années comme une épreuve évidente de son préjugé à l'égard de toute sorte de récit mythologique. A bien voir, il s'agit plutôt d'une mise en question d'une tradition mythique et surtout de son déplacement en Thrace, selon la ligne interprétative de Sophocle, qui avait consacré une trilogie au personnage du roi, incarnation de la violence, de l'inceste et de la brutalité: une image qui semble parfaitement adhérente au cliché thrace. Luisa Moscati⁸⁵ a récemment analysé la relecture mythique de Thucydide, en montrant que la parenté Tèrès-Térée constituait un sujet particulièrement sensible à l'époque de la guerre, lorsque les Odryses avaient acquis un rôle diplomatique précis. Elle pouvait, d'une part, complaire aux dynastes odryses, grâce à l'allusion explicite à la généalogie mythique, d'autre part, jeter une lumière macabre sur eux, dans l'enjeu politique du V^e siècle av. J.-C.

La lecture de L. Moscati a le mérite d'avoir souligné le lien diplomatique Athènes-Phocide, au détriment du cadre thrace du mythe. Néanmoins, il est sans doute fascinant d'observer à l'œuvre le démontage d'une tradition mythique qui a renforcé une image de la Thrace en terre de violence: c'est le cliché thrace qu'un historien «rationnaliste» comme Thucydide ne peut pas accepter

⁸⁴ Thuc. 2, 29. Traduction de J. de Romilly.

⁸⁵ Moscati 2012.

sans explorer les possibles variantes du mythe. Et ainsi, la Thrace devient un territoire qui mérite d'être exploré en termes géographiques autant que politiques.

L'anatomie de la royauté odryse est offerte par Thucydide au chapitre 97 du deuxième livre. Le portrait suit l'encadrement classique et, en passant de la géographie à l'histoire, l'itinéraire de Thucydide semble adhérer aux règles du portrait historique:

Thuc. 2, 97:

Comme étendue, l'empire des Odryses, pour la partie côtière, allait de la ville d'Abdère, en longeant le Pont-Euxin, jusqu'à l'Istros: ce territoire représente, comme temps de navigation, au plus court, avec vent arrière sans interruption, un trajet de quatre jours et autant de nuits pour un vaisseau rond [...] Le tribut versé par l'ensemble du pays barbare et par les cités grecques soumises à l'époque de Seuthès (qui régna après Sitalcès et porta ce tribut à son chiffre le plus haut) représentait, autant qu'on puisse dire, l'équivalent de quatre cents talents d'argent, fournis en or et en argent. Il s'y joignait de présents non moindres en or et en argent, que les autres cadeaux en nature; et on n'en offrait pas seulement au roi lui-même, mais à tous les Odryses revêtus de quelque autorité et nobles.

Il est difficile d'établir si la dynastie était héréditaire, mais Thucydide insiste sur les mots *ισχύς* et *κράτος*, comme définitoires de la puissance odryse, bien qu'inférieure à celle scythique. Les Odryses n'eurent jamais le contrôle complet du territoire balkanique. Les zones périphériques étaient difficiles à surveiller: des formes d'accord temporaire et renouvelables sont attestées et nous pouvons bien imaginer un système de princes «mineurs», vraisemblablement sujets à un tribut. La citation d'un tribut de la part de Thucydide nous permet d'analyser en même temps le système «fiscal» et social de la dynastie. Et pourtant l'exkursus sur le don comme forme alternative du commerce et d'échange, semble confirmer encore une fois l'image d'une région primitive ou mieux regardée comme telle:

Thuc. 2, 97, 4:

En effet, ils s'étaient fait une règle contraire à celle de la royauté perse; et, sans doute, elle existe bien aussi chez les autres Thraces: c'est plutôt de recevoir que donner (ainsi, il était plus déshonorant de ne pas satisfaire à une demande que de la faire en vain); mais cet usage s'était développé à proportion de leurs moyens: on ne pouvait rien faire sans offrir des cadeaux. Ainsi la monarchie parvint-elle à un haut degré de puissance.

Néanmoins, le portrait de Thucydide présente de traits inhabituels: par rapport à la description du don chez Xénophon, que nous verrons ci-dessous, le portrait de Thucydide offre des considérations bien au-delà du récit ethnographique. C'est l'aspect économique, le fonctionnement de la «fiscalité» odryse, séparée, ou mieux, distinguée de l'analyse de la pratique des dons, qui attire l'attention de l'historien, car il est comparé au système de la Perse, le signe le plus évident d'un intérêt qui dépasse le préjugé habituel et enraciné d'une population «primitive»: le système des donations, dans le récit de Thucydide semble préconiser ce que les études modernes ont mis en évidence sur le régime en vigueur dans la zone du Pangée⁸⁶ et il renvoie aux rapports entre les élites royales. Thucydide souligne de manière détaillée les étapes de la croissance économique du royaume odryse, comme l'ont récemment souligné Testart et Brunaux⁸⁷, en précisant néanmoins que le *φόρος* mentionné par Thucydide ne décrit que les aspects financiers du royaume, alors que la façade sociale nous révèle un «pouvoir abusif sinon despotique», l'inverse du *potlach* que M. Mauss avait cru reconnaître chez les Thraces, car la pratique du *potlach* veut que ce soit le donateur à s'honorer en donnant.

Testart et Bruneau remarquent la mesure «économique» du portrait de la fiscalité odryse offerte par Thucydide à 2, 97, mais ils se limitent à la montrer par rapport à l'influence jouée par les coutumes financières de l'Asie Mineure, et tout à fait à la soumission des Thraces eux-mêmes à la pratique des impôts exercée par les Perses, une pratique que les Odryses avaient assimilée selon toute vraisemblance: il s'agirait donc d'une «imitation» pure et simple d'une procédure étrangère, mais mise en œuvre par des gens «habitué» à verser et payer de «lourds impôts»⁸⁸, et donc bien loin d'une quelconque proximité culturelle avec les Grecs ou les Macédoniens. Ce constat, bien que justifié d'un certain point de vue historique, si on rappelle la domination perse des territoires thraces, nous offre encore une fois le préjugé subjacent: l'usage des donations serait présenté par Thucydide par rapport à l'usage inverse des Perses qui figureraient comme le bon modèle de la royauté selon les deux auteurs.

Il nous semble, au contraire, que Thucydide ait voulu souligner plutôt l'usage des dons et des impôts pour mieux définir la réalité du monde thrace et de leur économie, laquelle était bien loin d'une pratique perceptible uniquement comme primitive, en définissant plutôt un modèle articulé et différencié en

⁸⁶ Voir YORDANOV 2002, p. 555 sq.

⁸⁷ TESTART – BRUNAUX 2006, p. 167.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 169.

termes sociaux et géographiques. Z. Archibald est récemment revenue sur ce sujet⁸⁹, en soulignant des détails qui semblent avoir été ignorés par Testart et Bruneau, c'est-à-dire la coexistence d'un système économique majeur, le φόρος, et le système mineur des donations, qui formaient en tout cas un modèle de taxation unitaire: «Thucydides implies nevertheless that the 'gifts' were, in a very real sense, revenue, not just presents»⁹⁰ et l'analyse proposée par Z. Archibald montre l'unicité du portrait socio-économique odryse, même par rapport à la réalité macédonienne, qui fera son apparition dans les sources anciennes seulement à partir du IV^e siècle av. J.-C.

Une différence sensible à notre avis peut être remarquée aussi entre le passage de Thucydide, qui présente une réalité économique complexe, et le festin de Seuthès décrit par Xénophon 7, 26-28:

Comme la beuverie s'avancait, un homme thrace entra avec un cheval blanc: il prit une corne pleine et dit: «Je bois à ta santé, Seuthès, et te fais présent de ce cheval. Sur son dos tu pourras poursuivre et capturer qui tu voudras; tu pourras aussi battre en retraite, sans craindre aucun ennemi». Un autre amenant un jeune esclave, le lui donna de la même façon, en buvant en son honneur; un autre lui fit cadeau des vêtements pour sa femme. Timasôn buvant aussi à sa santé lui fit présent d'une coupe d'argent et d'un tapis d'une valeur de dix mines.

28. Puis Gnésippos d'Athènes s'étant levé proclama l'antique usage après lequel, pour lui faire honneur, les riches donnaient au roi qui donnait à son tour à ceux qui n'avaient rien. «Ainsi, expliqua-t-il, je pourrai moi aussi te faire un cadeau et t'honorer».

A. Avram est revenu sur ce passage, en soulignant le rapport entre le roi et ses protégés, à la lumière de données archéologiques qui témoignent l'ancienneté de la coutume des donations. Et pourtant le portrait de Thucydide adhère parfaitement à ses critères historiques de la croissance économique, qu'il fixe dans son «Archéologie». La «fiscalité» odryse explique la croissance du royaume et l'ancienne coutume n'exclut pas le déroulement d'un système concrètement efficace⁹¹.

Parmi les historiens anciens, si nous excluons l'épisode de Mikalessos, Thucydide semble le plus intéressé à comprendre la structure intime de la tribu

⁸⁹ ARCHIBALD 2013, *passim*.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 75.

⁹¹ AVRAM 2011, p. 61 sq.; en particulier p. 63 sq.

odyse et de ses rapports avec les autres Thraces. Le don devient une mesure économique et non seulement un caractère ethnique et culturel.

Il nous reste à explorer juste la surface comique de l'image de la Thrace. C'est naturellement Aristophane qui déploie toute une série de jeux linguistiques. Dans les *Acharniens*, l'alliance entre Athènes et Sitalcès est ridiculisée jusqu'au point de la moquerie la plus violente, du moment que le roi odyse est déclaré φιλαθήναιος έραστής des Athéniens, à travers l'usage intentionnel d'une langue renvoyant à la sexualité: l'allusion à la concession des droits civiques à Sadokos et l'ambassade de Nymphodoros sont durement critiquées même si déguisées par le jeu comique:

Aristoph. *Ach.* 140 *sq.*:

Tout ce temps, nous le passions à boire avec Sitalcès: et vraiment le roi montrait pour les Athéniens une amitié extraordinaire, une vraie passion pour vous au point qu'il écrivait sur les murs: «Gentils Athéniens» – Quant a son fils, que nous avons fait citoyen d'Athènes il brûlait de désir de manger des saucisses provenant de la fête des Apaturies et il suppliait son père de secourir sa nouvelle patrie. Le père jura sur sa coupe qu'il viendrait à notre aide avec une armée si nombreuse que les Athéniens s'écrieraient: «Quelle multitude de sauterelles s'avance pour nous!»⁹².

Dans les vers précédents, Aristophane s'était servi des clichés de la Thrace neigeuse et avait dessiné le portrait épouvantable des Odomantes, une des tribus les plus violentes: l'actualité, c'est-à-dire la nouvelle familiarité politique avec une partie de la Thrace, offre à l'écrivain ancien le moyen de restituer l'image de la Thrace «mise à jour», sans abandonner les préjugés enracinés dans la culture athénienne et grecque.

Dans le jeu comique, c'est aussi le masque de Triballos dans les *Oiseaux* qui nous semble régner, souvent analysé par rapport à son impact scénique⁹³: les mots incompréhensibles, les fragments linguistiques étrangers, les bruits d'animal prononcés par le quatrième acteur, servent à mettre en œuvre la caractérisation scénique d'un personnage laid, grossier, privé du droit de parole. Sa figure est intentionnellement diminuée, plus que celle du guerrier scythe, mais il s'agit d'une corruption comique de la royauté des Triballes.

⁹² Traduction de H. Van Daele.

⁹³ FUNAIOLI 2006, p. 102. Cf. Arist. *Ach.* 1615.

Nous pouvons naturellement renvoyer à la situation de la Thrace en guerre et au rôle des Triballes, population autonome et dangereuse, et pourtant cruciale à partir du V^e siècle av. J.-C.

En termes extratextuels, on peut conclure notre voyage en redonnant la parole au roi Triballos d'Aristophane, en acceptant de relire l'image grecque de la Thrace comme un défi pour les Modernes: les Thraces doivent cesser de parler seulement à travers les Grecs, de parler grec, pourrions-nous dire. Ils doivent retrouver leur parole, la langue profonde et cachée du mythe et de l'histoire; l'épos sanguinaire évoquée par C. Magris va gagner alors de la profondeur et de l'intensité. Paradoxalement, les sources grecques nous empêchent parfois d'attribuer à la Thrace en territoire complexe, millénaire, où les Grecs et les Romains se croisèrent. La Thrace était là, et elle n'était et n'est pas réductible. Ni pour les Grecs ni pour nous.



*Fig. 1: Situle apulienne du peintre de Lykourgos, 360. a.C.,
Naples, MAN, inv. 81863: le vol des chevaux de Rhésos.*



Fig. 2: Amphore apulienne du peintre de Darios, Napoli, MAN, inv. 81953: la vengeance de Dionysos.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ALONI 2009 = A. ALONI, *Poesia e biografia: Archiloco, la colonizzazione e la storia*, in “Annali online di Ferrara”, 1, 2009, pp. 64-103.
- ARCHIBALD 1998 = S. ARCHIBALD, *The Odrysian Kingdom of Thrace: Orpheus unmasked*, Oxford, Clarendon 1988.
- ARCHIBALD 2013 = S. ARCHIBALD, *Ancient Economies of the Northern Aegean*, Oxford, Oxford University Press 2013.
- ASSAËL 2006 = J. ASSAËL, *Pour une poétique de l’inspiration, d’Homère à Euripide*, Namur-Louvain, Peeters 2006.
- AVRAM 2011 = A. AVRAM, *The Getae: Selected Questions*, in G. R. TSETSKHLADZE (éd.), *The Black Sea, Greece, Anatolia and Europe in the first Millennium B.C.*, Leuven-Paris-Walpole Ma, Peeters 2011, pp. 61-75.
- BRAUND 2001 = D. BRAUND, *L’impatto sui Greci di Traci e Sciti: immagini di sfarzo e austerità*, in S. SETTIS (éd.), *I Greci. Storia, cultura, arte, società*, III, Torino, Einaudi 2001, pp. 5-38.
- BROSIUS 2011 = M. BROSIUS, *Keeping up with the Persians: between cultural Identity and Persianization*, in E. S. GRUEN (éd.), *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, Los Angeles, Getty Publications 2011, pp. 135-149.
- CHIRASSI COLOMBO 1974 = I. CHIRASSI COLOMBO, *The Role of Thrace in Greek Religion*, in “Thracia”, 2, pp. 71-80.
- DELEV 2014 = P. DELEV, *A History of the Tribes of the South-Western Thrace in the first Millennium B.C.*, Sofia, “St. Kliment Ohridsky” University Publishing House 2014.
- FRASER 2010² = P. M. FRASER, *Greek Ethnic Terminology*, Oxford, Oxford University Press 2010².
- FUNAIOLI 2006 = M. P. FUNAIOLI, *Voci barbare e versi di animali nelle commedie di Aristofane*, in A. M. ANDRISANO (éd.), *Il corpo teatrale fra testo e messinscena. Dalla drammaturgia all’esperienza laboratoriale contemporanea*, Roma, Carocci 2006, pp. 99-106.
- GEORGIEV 1981 = V. I. GEORGIEV, *La religion de la Thrace*. Actes du troisième Symposium international de Thracologie, Palma de Mallorca 1981, pp. 107-125.
- GIACOBELLO 2007 = F. GIACOBELLO, *Il furto dei cavalli di Reso nella ceramica apula*, in I. COLPO – I. FAVARETTO – F. GHEDINI (éds.) *Iconografia 2006. Gli Eroi Di Omero*, Roma, Quasar 2007, pp. 207-215.

- ILIEV 2013 = J. ILIEV, *Oracles of Dionysos in Ancient Thrace*, in "Haemus Journal", 2, 2013, pp. 61-70.
- JORDANOV 1988 = K. JORDANOV, *L'héritage culturel et historique des Thraces*, in "Thracia", 8, 1988, pp. 84-89.
- JOUAN 1992 = F. JOUAN, *Dyonisos chez Eschyle*, in "Kernos", 5, 1992, pp. 71-86.
- LISSARAGUE 1990 = F. LISSARAGUE, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers, dans l'imagerie attique*, Paris-Rome, La Découverte 1990.
- MAGRIS 2011³ = C. MAGRIS, *Danubio*, Milano, Garzanti 2011³.
- MARAZOV 1989 = I. MARAZOV, *Il sovrano e l'arte nella Tracia antica*, in *I Traci. Arte e cultura nelle terre di Bulgaria dalle origini alla tarda romanità*, Venezia, Palazzo Ducale, 13 maggio – 30 novembre 1989, pp. 31-40.
- MOSCATI 2012 = L. MOSCATI, *...E i Focidesi? Un aspetto della riflessione tucididea sull'etnogenesi elima*, in F. BERLINZANI (éd.), *Aristonothos. Scritti per il Mediterraneo antico*, n. 7: *Convivenze etniche, scontri e contatti di culture in Sicilia e Magna Grecia*, Trento, Tangram Edizioni Scientifiche 2012, pp. 133-153.
- NOBILI 2009 = C. NOBILI, *Archiloco tra epos ed elegia*, in "Maia", 62, 2, 2009, pp. 229-249.
- PAPAZOGLU 1978 = F. PAPAZOGLU, *The central Balkan Tribes in pre-Roman Times. Triballi, Autariatae, Dardanians, Scordisci and Moesians*, Amsterdam, Hakkert 1978.
- PETRE 2008 = Z. PETRE, *Un royaume de l'entre-deux. La Thrace et ses rois dans la tragédie attique*, in *Omăgiu lui Gavrilă Simion la a 80 – a aniversare*, Tulcea, Istitutul de Cercetari Eco-Muzeale 2008, pp. 170-177.
- SCHIRRIPA 2004 = P. SCHIRRIPA, *Il confine mobile della Tracia e la fantasia tragica. Miti traci a teatro*, in P. SCHIRRIPA (éd.), *I Traci tra l'Egeo e il Mar Nero*, Milano, Cuem 2004, pp. 65-83.
- SIEBERT 1998 = G. SIEBERT, *L'image de la Thrace à Athènes à l'époque classique*, in *Pulpudeva. Supplementum. Semaines philippopolitaines de l'histoire et de la culture thrace*, Plovdiv, 10-12 octobre 1986, Sofia, Académie bulgare des Sciences, 6, 1998, pp. 79-89.
- SPIRIDONOV 1988 = T. SPIRIDONOV, *La conquête de la Thrace par Rome et le problème de la conscience ethnique des Thraces*, in "Thracia", 8, 1988, pp. 5-11.
- TESTART – BRUNAUX 2006 = A. TESTART – J.-L. BRUNAUX, *Don, banquet et funérailles chez les Thraces*, in "L'Homme", 170, 2004, pp. 165-180.
- TSIAFAKIS 2002 = D. TSIAFAKIS, *Thracian Influence in Athenian Imagery of the 5th century B.C.: The case of Orpheus*, in A. Fol (éd.), *Thrace and the*

Aegean, 8th International Congress of Thracology, Sofia-Yambol, 25th-29th September 2000, Sofia 2002, pp. 727-738.

ΤΣΙΑΦΑΚΙΣ 2003 = D. ΤΣΙΑΦΑΚΙΣ, Θράκες βασιλείς από τον Στρυμόνα στην Ισμαρο, in “Περί Θράκης”, 3, 2003, pp. 43-66.

ZANNI – GAY-DES-COMBES – ZANNIS 2007 = D. ZANNI – L. GAY-DES-COMBES – A. G. ZANNIS, *Les Thraces autonomes de la région comprise entre le Strymon et le Nestos*, in A. ΙΑΚΟΒΙΔΟΥ (ed.), *Thrace in the Graeco-Roman World – Proceedings of the 10th International Congress of Thracology*, Athens, Research Centre for Greek and Roman Antiquity 2007, pp. 745-754.

ARISTONOTHOS
Scritti per il Mediterraneo antico

1. Strumenti, suono, musica in Etruria e in Grecia: letture tra archeologia e fonti letterarie
2. Mythoi siciliani in Diodoro
3. Aspetti nell'orientalizzante nell'Etruria e nel Lazio
4. Convivenze etniche e contatti di culture
5. Il ruolo degli oppida e la difesa del territorio in Etruria: casi di studio e prospettive di ricerca
6. Culti e miti greci in aree periferiche
7. Convivenze etniche, scontri e contatti di culture in Sicilia e Magna Grecia
8. La cultura a Sparta in età classica